



HAL
open science

Des connaissances rurales : quelques leçons du Mesnagier de Paris

Karin Ueltschi

► **To cite this version:**

Karin Ueltschi. Des connaissances rurales : quelques leçons du Mesnagier de Paris. Ferlampin-Acher (Christine), Pomel (Fabienne). Encyclopédique Moyen Âge. Mélanges en l'honneur de Denis Hüe, Classiques Garnier, 2021, 978-2-406-11106-1. 10.48611/isbn.978-2-406-11108-5 . hal-04163869

HAL Id: hal-04163869

<https://hal.science/hal-04163869>

Submitted on 17 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des connaissances rurales : quelques leçons du *Mesnagier de Paris*

Paru dans *Encyclopédique Moyen Âge. Mélanges en l'honneur de Denis Hüe*, dir. Christine Ferlampin et Fabienne Pomel, Garnier, 2021, p. 55-65.

Saint Bernard disait – l'a-t-on assez répété – que les arbres peuvent nous enseigner davantage que les livres. Vaste programme, dont un chapitre pourrait traiter de la question de savoir comment parler de la vérité profonde des arbres, comment la faire entrer dans un livre. C'est à cette « relation complexe que la littérature entretient avec le réel¹ », question récurrente dans l'œuvre de Denis Hüe, que nous allons consacrer les lignes à suivre, dans le cadre particulier de la littérature didactique ; celle-ci, dans sa prétention encyclopédique, est polyphonie, est mélange subtil et souvent inextricable de compilations diverses, mais on y trouve parfois des fulgurances venues au clerc directement du monde sinon des forêts chères à saint Bernard. Seulement, comment faire la part des choses et démêler ce qui, dans le texte, est original, originel, et ce qui relève de la simple paraphrase et rhétorique² ? Cette question se pose de manière constante dans ce que Mario Roques³ avait appelé « une curieuse bible domestique » : le *Mesnagier de Paris* (autour de 1393⁴), œuvre d'un Bourgeois vieillissant se proposant de dispenser un *enseignement général* à la toute jeune femme qu'il vient d'épouser, c'est du moins ce qui y est affirmé.

Ce texte hétéroclite traite d'une foule de sujets, conventionnels la plupart du temps, et qui font écho à une ancienne et longue tradition didactique. Mais au cœur de cette empreinte de *clergie* surgissent comme des dissonances. Le lecteur est confronté à la fois à une matière et une voix nouvelles (sans qu'elles coïncident toujours) : le *Mesnagier* introduit, à côté du discours conventionnel, des « connaissances rurales » – du potager à la cuisine et du traité de chasse au vol à la chasse aux mouches – ainsi qu'un « je » pas toujours bien lisse qui prend périodiquement des distances par rapport aux traditions.

Qui parle ? Le Bourgeois, ou de vieilles autorités plus ou moins fidèlement copiées et adaptées à des matières qui semblent parfois si peu de leur ressort ?

I. Matières « rurales » et formatage rhétorique

Une fois parcourus les chapitres de catéchèse et de morale conjugale, socle de l'édifice, on découvre des sujets à première vue inédits dans les livres de clergie : des traités de jardinage, d'autourserie, d'hippiatrie et de cuisine, « matières rurales » donc à première vue, et qui relèvent du « savoir de la main⁵ » plutôt que de la spéculation intellectuelle.

Un long chapitre est ainsi consacré au potager. Mais cette matière n'est pas de première main ; nous lui connaissons des prédécesseurs, notamment les *Ruralium commodorum libri* composés par Pierre de Crescens autour de 1300 et qui avaient été traduits en français sur l'impulsion de Charles V. Connue sous le nom de *Rustican*, cette œuvre « est la somme de ce que le citadin veut savoir du monde rural, de la vie à la campagne, des arbres et des légumes, de l'élevage et de la chasse, et même du calendrier des travaux agricoles⁶. » En d'autres termes, cette matière « rurale » était certainement à la disposition de notre Bourgeois *sous forme de texte* et non pas le fruit d'une expérience personnelle ou d'une leçon lui transmise oralement. D'ailleurs, la facture stylistique du chapitre tout autant que son

¹ D. Hüe, *Rémanences. Mémoire de la forme dans la littérature médiévale*, Paris, Champion, 2010, p. 19.

² « Personne n'est dupe de l'aspect conventionnel d'une convention... ». D. Hüe, *ibid.*, p. 12.

³ M. Roques, « Traduction françaises des traités moraux d'Albertano de Brescia – *Le livre de Mellibée et de Prudence* par Renaut de Louhans », dans *Histoire Littéraire de la France*, t. XXXVII, Paris, Imprimerie nationale, 1936, p. 502.

⁴ *Le Mesnagier de Paris*, éd. G. E. Brereton et J.M. Ferrier, trad. et notes K. Ueltschi, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques » (1994) 2010.

⁵ R. Halleux, *Le savoir de la main. Savants et artisans dans l'Europe pré-industrielle*, Paris, Armand Colin, 2009.

⁶ J. Favier, *Le Bourgeois de Paris au Moyen Âge*, Paris, Éditions Tallandier, 2012, p. 411.

contenu le montrent : c'est un traité descriptif et énumératif sans aucune référence au contexte énonciatif spécifique du *Mesnagier* (son auteur, sa destinataire, son contexte) ; de même, on y chercherait en vain un lien avec d'autres chapitres du *Mesnagier*, par exemple celui qui développe des recettes impliquant les légumes évoqués : il n'y a pas de mise en relation des sujets développés dans ces deux chapitres distincts, *ils ne se rencontrent pas*, restant clos sur eux-mêmes. Nous y voyons le signe que sont des copies compilées dans des ouvrages spécialisés, passages que le Bourgeois transcrit tels quels sans entamer leur autonomie. D'ailleurs, si on a affaire à un tableau précis d'une réalité bien rurale, elle reste théorique à force d'être générale : aucune précision n'est donnée par exemple au sujet de la contrée ou du climat où ces informations agricoles sont valables, aucune relativisation ou nuance n'est introduite dans cette addition de vérités brutes.

Ces remarques valent pour les autres chapitres « techniques » du *Mesnagier*, en particulier celui qui est consacré aux recettes de cuisine ; il comporte, il est vrai, des informations précieuses sur ce qui devait être l'ordinaire des tables modestes (mais non pas pauvres), soit l'ordinaire d'une large population. Le poète Villon, constatant que l'on ne trouve point, dans le *Viandier* de Taillevent, de « fricassées », souligne indirectement et *a contrario* cette particularité du *Mesnagier*⁷. Or, ces mets travaillés, trempés, mélangés, bouillis et écrasés nous parlent de ces hommes et de leur réalité plus sûrement que les fumets venant des banquets des grands ; les *porées*⁸ et autres bouillies, résultat de transformations inlassables, véritables pré-digestions, montrent le goût des « purées » comme étant le produit à la fois d'un processus culturel et d'un savoir-faire traditionnel. Mais on le voit : « matière rurale » ne veut pas dire « matière originelle » ; malgré les apparences, nous sommes toujours *en clergie* dans le sens où le Bourgeois a là encore puisé la substance de son chapitre dans une source écrite plutôt que dans les remises et autres établis du monde : tout dans l'aspect formel de ce catalogue trahit la copie. Sa pratique d'écriture ne se distingue donc pas fondamentalement de celle du clerc, du moins dans les grands chapitres spécialisés et techniques.

Car on peut, malgré tout, trouver dans le *Mesnagier* des brèches ; parfois, en effet, l'auteur semble lever son regard de dessus ses livres et introduire sur son parchemin des bribes du monde dans lequel il vit, du présent qui est le sien, bref, ajouter un grain de sel entièrement de son cru. Cela est visible de plusieurs manières. Il ne nous entretient pas, par exemple, des qualités héraldiques et symboliques du lion ; en revanche, il parle du chien et il en parle très bien. Clairement, il connaît et apprécie cet animal, il n'a besoin d'aucun modèle ésope ou autre Husdent pour composer ses lignes ; tout au plus, son expérience personnelle confirme la tradition.

Par Dieu, je vy a Nyort ung chien viel qui gisoit sur la fosse ou son maistre avoit esté enterré, qui avoit esté tué des Angloiz ; et y fut mené monseigneur de Berry et grant nombre de chevaliers pour veoir la merveille de la loyaulté et de l'amour du chien qui jour et nuyt ne se partoit de dessus la fosse ou estoit son maiste que les Angloiz avoient tué. Et luy fist monseigneur de Berry bailler .x. frans, qui furent baillez a ung voisin pour luy querir a menger toute sa vie (I, v, 30, p. 182).

⁷ *Sy alé(z) voir en Taillevent, /Ou chappitre de fricassure./ Tout au long, derriere et devant, / Lequel n'en parle jus ne sure* (Villon, *Testament*, v. 1414-1417, éd. C. Thiry, Villon, *Poésies complètes, Lettres Gothiques*, 1991). Guillaume Tirel (1326-1398, l'auteur présumé du célèbre *Viandier de Taillevent*, était le maître-queux de Philippe VI et de Charles V ; c'est ce dernier en personne qui lui aurait demandé de rédiger ce traité.

⁸ Le terme de *porée* est très difficile à traduire puisque il peut désigner plusieurs choses à la fois. Issu du latin *porrum*, « poireau », *porée* peut désigner aussi bien un légume vert (cf. § 6, II, ii, p. 416), un poireau, ou encore un mélange de légumes verts broyés, hachés et bouillis, et enfin par métonymie le plat ou potage qu'on en fait. La *porée* implique cuisson et cuisson, puis le broyage et le hachage, le passage par l'étamine, enfin le mélange de toutes sortes de « verdure », bettes, poireaux, pois, épinards, cressons et autres, qui n'ont pas de nom et donc d'existence en français moderne.

Le choix du vocabulaire tout autant que les précisions circonstanciées montrent que c'est une anecdote de son monde, contrairement sans doute à cette autre histoire de chien dont le héros est clairement identifié par une tradition, pour ne pas parler des traces encore visibles *de ces fameux événements*, Île de la Cité :

Autre exemple peut estre prins *du chien Maquaire* qui vit tuer son maistre dedens ung boiz, et depuis qu'il fut mort ne le laissa, maiz couchoit ou boiz empres luy qui estoit mort (...). Depuis icelluy chien se combati et assailly plusieurs foiz a celluy qui son maistre avoit tué ; et toutesfoiz qu'il le trouvoit l'assailloit et se combatoit, et en la parfin le desconfi ou champ en l'Isle Nostre Dame a Paris ; et *encores y sont les traces des lices* qui furent faictes par le chien et pour le champ (I, v, 29, p. 180-182).

Ces deux exemples le montrent clairement : il est très difficile de faire la part des choses : le mélange entre tradition orale et transmission écrite est inextricable. Il en va de même avec la délicieuse collection de ce qu'on appellerait aujourd'hui des « recettes de bonne femme » (dans le sens de « culture populaire ») que comporte le *Mesnagier*.

Item, l'en cognoist l'aage d'un lievre au nombre des pertuiz qui sont dessoubz la queue ; car pour tant de pertuiz tant d'ans (II, iv, 22, p. 548).

Or, cette recommandation se trouve dans un passage qui en comporte plusieurs du même acabit, ce qui laisse présager que l'auteur copie dans un livre ; un style didactique parfaitement neutre y est d'ailleurs employé. En effet, il est des recettes « rurales », comme ces potions censées faire taire les chiens mal élevés, que l'on trouve dans le *Mesnagier* mais aussi, avec des variantes, dans des traditions aussi « prestigieuses » que – le *Grand* ou le *Petit Albert*, il est vrai appliquées à d'autres « fâcheux » :

J'ai éprouvé en Flandre l'effet d'une lampe pour délivrer de l'importun coassement des grenouilles et pour leur imposer subitement silence. (...) Nous fîmes fondre de la cire blanchie au soleil avec de la graisse de crocodile, qui est à peu près comme de l'huile de baleine, et je crois même que cette huile aurait le même effet que la graisse de crocodile, qui est assez rare en ce pays. Nous garnîmes une lampe de cette composition avec un gros lumignon, et elle ne fut pas aussitôt allumée et posée sur le bord du fossé, que les grenouilles cessèrent leur coassement⁹.

Ainsi donc, la « rusticité » de certains sujets n'est pas un critère d' « authenticité » (dans le sens d' « oralité », d' « originel »). Alors, y aurait-il des critères formels pour distinguer *objectivement* ce qui relève de la compilation et ce qui est matière « de première main » ?

II. Polyphonies

Si l'auteur du *Mesnagier* témoigne un grand respect face aux *auctoritates* et autres géants venus avant lui, il s'en libère régulièrement aussi, manifestant cette remarquable audace – pour une configuration didactique – consistant à parler en son nom propre : de ce qu'il sait et croit, pour l'avoir vu et expérimenté lui-même. Il lui arrive ainsi de trouver certaines leçons outrageuses voire outrageantes et il le dit, se demandant si telle et telle chose est seulement vraie¹⁰ : si notre auteur, en bon didacticien qu'il est, suit les conventions

⁹ B. Husson, *Le Grand et le Petit Albert*, Belfond, (1970) 1997, p. 296, d'après l'édition de 1550 (Frères Beringos). Idem, pour chasser les mouches, qu'on se reporte au *Traité des merveilles du monde* par Albert le Grand (inclus dans le *Grand Albert* de 1550) : « Si on veut chasser les mouches d'une maison, on mêlera du jus de pavot avec du blanc de chaux, ensuite on en frottera la maison tout autour. » *Ibid.*, p. 156.

¹⁰ Par exemple : « *Item*, l'on dit aussi des reines de France qu'à partir du moment où elles sont mariées, elles ne donneront de baiser à aucun homme – ni père, ni frère, ni parent – sauf au roi, aussi longtemps qu'il vivra. J'ignore la raison de ce renoncement, et si c'est seulement vrai » (I, iv, 25 et 26, p. 152). Ou encore : « Et je qui seulement pour vous endoctriner l'ay mise cy [l'histoire de Grisélidis], non pas pour l'appliquer a vous, ne pour ce que je vueille de vous telle obeissance ;

rhétoriques et exploite des sources de seconde main, imitant ce faisant un style pédagogique « à la manière de », une seconde voix, la sienne, alterne régulièrement avec cette première, et s’y juxtapose parfois.

C’est quand le langage devient affectif et personnel – « je pense, il m’est avis... » – que la rhétorique empruntée et « homologuée¹¹ », cède devant l’impulsion d’une expression que nous recevons comme spontanée, véritable irruption à la fois du monde, de la subjectivité et de la sincérité dans l’œuvre, laquelle cesse ainsi de n’être qu’un tissu d’échos intertextuels. La voix du Bourgeois détonne singulièrement, chaleureusement chaque fois qu’il développe quelque chose qui relève – à ses dires – de son expérience plutôt que les leçons des autres ; le lecteur perçoit ces fluctuations énonciatives et référentielles.

Par Dieu, je croy, quant deux bonnes preudegens sont mariez, toutes autres amours sont reculees (...) ; et me semble que quant ilz sont presens et l’un devant l’autre ilz s’entregardent plus que autres, ilz s’entreprennent, ilz s’entrehurtent et ne font signe ne ne parlent volentiers fors l’un a l’autre... » (I, vi, 26, p. 250).

Ainsi, dans ce passage du chapitre consacré à l’obéissance due au mari, il est en fait question d’amour !

Les variations autour des pronoms de deuxième personne sont un exemple formel permettant de suivre les variations de l’instance énonciative. Notre auteur vouvoie son épouse :

Si vouldroie je bien que vous sceussiez du bien et de l’onneur et de service a grant planté et foison et plus que a moy n’appartient, ou pour servir autre mary se vous l’avez aprez moy, ou pour donner plus grant doctrine a voz filles, amies ou autres, se il vous plaist et besoing ont (Prologue, 4, p. 24-26).

En revanche, lorsqu’il bascule vers le « tu », loin d’imprimer une charge affective supplémentaire à son propos, il se détache de sa cible « réelle », son épouse, pour viser, à travers une matière neutre d’ailleurs, un public anonyme, à la fois abstrait et universel ; sans doute a-t-il alors le nez collé sur son modèle en parchemin qu’il copie et adapte :

Et de toutes ces choses tu dois dire en ta confession : Sire, en toutes ces choses que j’ay cy devant nommees j’ay moult grandement pechié (I, iii, 54, p. 86).

Le « tu » est en effet un pronom généralisant dans la perspective didactique (cf. les Dix Commandements). Ce « tu » s’impose dans tous les passages ou chapitres où la dimension énonciative particulière au *Mesnagier* disparaît : notre homme s’efface derrière une voix anonyme, la voix d’emprunt de sa copie. Enfin, du « tu » général on passe facilement au « on » universel :

Car tu ne scez quant Dieu te touldra la parole et la santé, et pour ce est il bon que on s’en confesse souvent (... , I, iii, 21, p. 64).

Autre trait formel permettant de voir l’auteur et non plus seulement l’adaptateur et compilateur à l’œuvre : les leçons arrangées en fonction de la démonstration en cours ; le Bourgeois commence par énoncer un précepte général, par exemple la nécessité de la discrétion de l’épouse. Ensuite, il cite un passage biblique qui servira d’assise argumentative : « Et il est dit ad Ephesios, .v°. : *Sic viri debent diligere uxores : Scilicet ut corpora sua. Ideo ibidem dicitur : Viri diligite uxores vestras etc.* » Or, dans cette citation latine il n’est

car je n’en suis mie digne (...) ne je ne suis si fol, si outrecuidié, ne si jenne de sens que je ne doye bien savoir que ce n’appartient pas a moy de vous faire telz assaulz ne essaiz ou semblables » (I, vi, 10, p. 232).

¹¹ La *Somme le roi*, éd. E. Brayer et A.-F. Leurquin-Labie, Paris, SATF, 2008, p. 46.

question que d'amour conjugal. Mais notre auteur « traduit » à sa manière ce latin si heureusement impénétrable : « Car vous ne devez rien cacher au mari, mais vous dire tout réciproquement (I, viii, 9, p. 314) ». Autre exemple, le trésor caché dans le champ, les *bonas margaritas*, les perles précieuses qui symbolisent le royaume des cieus dans les Évangiles, deviennent, sous sa plume, le symbole la bonne épouse : « Par le trésor trouvé dans le champ et par la pierre précieuse nous pouvons comprendre chaque bonne dame vertueuse¹² ».

Essayons donc – au sens de « tester » – une notion plus habituellement utilisée par les philosophes et qui nous permettra peut-être de cerner ce « je ne sais quoi ou presque rien » qui surgit comme une fleur rare au milieu des conventions.

III. Le contingent ou scènes de la vie ordinaire

Malgré les grandes lacunes – comment s'appelle notre Bourgeois ? quel est son métier ? où se situe exactement sa maison dans Paris ? – le *Mesnagier* accueille donc des bribes du monde qui l'entoure et de l'univers mental de celui qui le compose. Un domaine sinon une matière est particulièrement emblématique de cet apport : l'*ostel*, la maison, qui oppose au monde *un intérieur*. Notre œuvre comporte en effet de précieuses informations concernant l'intendance, « l'économie domestique » et la « science de la maison¹³ » ; ce qui est véhiculé là consigne des leçons du quotidien, n'est pas copie de traités savants. Admirons la précision quasi balzacienne avec laquelle sont décrites des scènes humbles de la vie quotidienne de cette *mesnie* où les serviteurs sont appelés par leur nom :

Et quant vous avrez sceu par dame Agnes la beguine ou maistre Jehan le despensier que le feu des cheminees sera couvert par tout, donnez a voz gens pour leurs membres temps et espace de repos. Et ayez fait adviser paravant qu'ilz ayent chascun loing de son lit chandellier a platine pour mectre sa chandelle, et les ayez fait introduire sagement de l'estaindre a la bouche ou a la main avant qu'ilz entrent en leur lit, et non mye a la chemise (II, iii, 18, p. 458).

Il y a également ces jubilatoires recommandations pour attraper les puces, mobilisant glues et potions répulsives : leur validité a été vérifiée par l'auteur lui-même, il l'affirme et nous avons la faiblesse de le croire, vu justement la « rusticité » de la matière et les marques stylistiques de subjectivité :

Et en esté gardez que en vostre chambre ne en vostre lit n'ait nulles puces : ce que vous pouez faire en six manieres, sicomme j'ay oy dire : (...) Qui aroit de nuyt ung ou plusieurs transsouers [*tranchoirs, i.e. tranches de pain*] qui feussent pardessus oins de glus ou de trebentine et mis parmy la chambre, ou millieu de chascun transsouer une chandelle ardant, elles se venroient engluer et prendre. L'autre, que j'ay essaye et est vray : Prenez du drap es cru et le estendez parmy vostre chambre et sur vostre lit, et toutes les puces qui se y pourront bouter s'i prendont, tellement que vous les porrez porter avec le drap, et porter ou vous vouldrez. *Item* des peaulx de mouton. *Item*, j'ay veu mectre des blanchects sur le feurre et sur le lit, et quant les puces, qui noires estoient, s'i estoient boutees, l'en les trouvoit plus tost parmy le blanc, et les tuoit l'en. (...) Car sachiez que j'ay essayé que quant les couvertures, pennes, ou robes ou il a puces sont enclos et enfermez secretement, comme en male bien lyee estroictement de couroyes, ou en sac bien lyé et pressé, ou autrement mis ou compressé, que icelles puces soient sans jour et sans air et tenues a destroit, e ainsi se periront et mourront sur heure (I, vii, 3, p. 298-300).

¹² *De chascune bonne preudefemme Jesucrist ou .xiii^e. chappitre de l'Euangile saint Mahieu en une parabole dit ainsi : Simile est regnum ceorum (...). En ce chappitre mesmes dit Nostre Seigneur ceste parole : Le Royaulme des Cieulx est semblable a l'omme marchant qui quiert bonnes pierres precieuses, et quant il en a trouvé une bonne et precieuse il va et vent tout quanaque il a et l'achate. Par le tresor trouvé ou champ de terre et par la pierre precieuse nous pouons entendre chascune bonne preudefemme* (I, iv, 2, p. 132). Remarquons aussi qu'on a peut-être affaire à un amalgame avec un autre passage biblique, le *Livre des Proverbe* qui dit que « la femme vaillante » est « infiniment plus précieuse que les perles » (*Proverbes*, 31, 10).

¹³ A. Loba, *Le réconfort des dames mariées. Mariage dans les écrits didactiques adressés aux femmes à la fin du Moyen Âge*, Poznan, Université Adam Mickiewicz (série « Filologia Romanska n° 46), 2013, p. 99.

Un autre trait ouvrant une fenêtre sur le réel est la présence, dans le *Mesnagier*, d'anecdotes aux apparences d'*exempla*. Certains semblent de première main : « Encores ne me veuil je pas taire d'un exemple (...) lequel exemple je oys pieça compter a feu mon pere, dont Dieu ait l'ame, qu'il disoit que il y avoit une bourgoise a Paris appelée dame Jehanne la Quentine...¹⁴ » : c'est une histoire de *vertu* exemplaire (alors que les vices sont en général plus efficaces pour construire la morale d'un bel *exemplum*), une histoire de femme trompée mais qui déjoue toutes les attentes habituelles que suscite ce genre de sujet, la jalousie ou l'esprit de vengeance par exemple. L'histoire se termine sur un silence complice entre les époux ressoudés : le chapitre est *sagement* clos.

L'anecdote prend parfois aussi l'allure frivole d'histoires de garnison que ni le sujet ni la valeur littéraire semblent destiner à un ouvrage sérieux, à l'instar de celle rapportée à notre Bourgeois par le Bailli de Tournay qui s'était retrouvé en compagnie de plusieurs hommes mariés ; ils eurent alors cette grande idée de mettre à l'épreuve l'obéissance de leurs femmes respectives, l'enjeu étant un dîner offert au gagnant. Les voici partis dans la maison de Robin où les attend Marie.

« Devant tous le mary lui disoit : « Marie, dictes aprez moy ce que je diray. – Volontiers, sire. – Marie, dictes : Empreu. – Empreu. – Et deux. – Et deux. – Et trois. » Adonc Marie un peu seurement disoit : « Et un, et .xii., et .xiii. Esgar ! vous mocquez vous de moy ? » Ainsi le mary Maroye pardoit » (I, vi, 27, p. 252).

La femme de Jean, au lieu de répéter comme exigé, répond par « et deux », tandis que dame Tassine rétorque à Tassin qu'elle n'a pas besoin d'apprendre à compter, et ainsi de suite. Dans la même veine, toujours pour éprouver l'obéissance des épouses, dans un autre passage les maris bien inspirés leur demandent de sauter par-dessus un bâton comme des chiens savants¹⁵.

Anti-matière sinon littéraire du moins de clergie, le contingent est fuyant, réfractaire à la classification encyclopédique habituelle. Car enfin, le *Mesnagier* pointe du doigt ce qui constitue un comble pour un traité didactique : des choses qui ne sont pas bonnes à savoir. Le Bourgeois affirme – est-ce constat ou injonction ? –, que les femmes sages ne supportent pas « de veoir seulement le sang d'un aignel ou d'un pigeon quant on le tue devant elles (II, iii, 6, p. 442). » Soit, la scène est cruelle et impure. Mais voilà que l'auteur enchaîne : il en est ainsi parce que « elles ne doivent point savoir qu'est senglente chose », et d'insister : « preudfemmes ne le scevent point ». Le mari bourgeois s'arrête net au seuil d'un tabou absolu (qu'il frôle d'ailleurs plusieurs fois dans l'ouvrage), les « fleurs » féminines : il est des continents interdits à l'enseignement et au savoir mêmes !

Nous pouvons suivre, jusqu'à un certain point du moins, les progrès de l'empiètement de la culture « rurale » et domestique sur le continent de la clergie grâce à ce *prodome* bourgeois de la fin du XIV^e siècle qui nous a laissé son œuvre inépuisable, vivifiante et généreuse, à la fois très sage et débordant sans cesse du cadre ordinaire de la pratique didactique, – tout à l'image du grand collègue et ami que nous avons le privilège d'honorer en ces pages et qui ne cesse de dépasser, toujours, les limites de l'ordinaire de nos *tablées*. Relisons encore et encore la somptueuse profession de foi de médiévistique et de médiéviste que constitue l'introduction à ses *Rémanences*, immense et libre résolument, et qui entre maintes fois en résonance avec les accents si particuliers du *Mesnagier*, et le bruissement des frondaisons évoquées jadis par saint Bernard.

¹⁴ I, ix, 3 et sq., p. 400-402.

¹⁵ I, vi, 39 et sq., p. 264 et sq.

